

ainsi que les heures de prison de son médecin particulier le docteur Basch, et les renseignements qui m'ont été donnés dans le temps par des témoins oculaires de l'exécution.

Puissent ces quelques pages vous rappeler l'histoire d'un homme qui méritait d'être compris et qui, surtout, ne mérite pas d'être oublié.

Veillez, Excellence, agréer l'expression de mon profond respect.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

MAXIMILIEN

VOYAGEUR ET HOMME DE LETTRES

Maximilien était avant tout un chrétien, un philosophe, un savant, un poète et un homme de lettres.

Je l'ai connu au Mexique ; j'ai fait son portrait dans le livre que j'ai publié alors sur cette longue et douloureuse campagne. Vingt trois ans se sont écoulés depuis. Ils n'ont pas modifié mes idées sur l'empereur.

Maximilien était de haute taille, svelte, bien découplé. Son allure était lente, majestueuse, un peu roulante comme celle des marins. Dans la limpidité de son œil bleu venaient se refléter la bonté et la clémence ; sa figure pleine d'expression était encadrée par de longs et soyeux favoris blonds.

L'instruction de l'empereur était solide.

Archéologue érudit, naturaliste distingué, c'était lui qui écrivait à son médecin avant de s'interner dans cette ville de Queretaro qui devait le voir fusiller :

—« Périr l'épée à la main, c'est le sort possible, mais il n'y a point de honte ! Comme je regrette que les sciences de la paix ne puissent fleurir à côté de celles de Mars ! Quelles belles choses vous auriez trouvées sur toute la route de Mexico ! Ainsi, dans ce bois de Calpulapam j'ai vu, pendant que les balles sifflaient autour de nous, de superbes papillons voltiger çà et là tout tranquillement. Ici, à Queretaro, nous avons découvert un nouvel hémiptère. Il a des mandibules doubles qui étonnent tout le monde. Si j'avais pu emporter des flacons, j'en aurais, malgré la préoccupation de la guerre, conservé quelques-uns pour vous les montrer. »

L'empereur était fort sur les sciences exactes.

Quand il était officier de la marine autrichienne —où il est parvenu au grade d'amiral—il passait pour un des meilleurs navigateurs de l'Europe.

Je tiens ce fait de la bouche d'un homme qui s'y entendait, le célèbre commodore Maury de la marine confédérée américaine.

Il est de tradition dans l'armée autrichienne d'être polyglotte. Ses officiers savent presque tous deux ou trois langues vivantes. Maximilien en parlait sept avec une facilité, une éloquence presque incroyables. Pour ma part, je lui ai entendu prononcer de l'anglais de façon à ne pas être désavoué par le *scholar* le plus difficile du Royaume-Uni.

Nature de poète et d'artiste doublée des vertus énergiques et chevaleresques du soldat, Maximilien ne restait pas inactif au milieu des rares loisirs que lui laissaient ses croisières, ses travaux administratifs, et plus tard la gouvernance d'un empire.

Il faisait des vers ou écrivait ses mémoires. Plus d'une page remplie d'exquise délicatesse et du plus fin esprit d'observation se trouve ainsi disséminée parmi ses œuvres posthumes. Vous en jugerez dans l'instant.

En 1862, Maximilien faisait publier à Vienne ses premiers livres. Ils ne furent tirés qu'à cin-

quante exemplaires destinés à la famille royale et aux cours étrangères. L'année suivante il résolu d'en mettre une édition à la portée du public. Elle s'imprimait à Leipsick. Ce fut un écrivain allemand connu sous le pseudonyme de Halm, mais dont le vrai nom était celui de Münch-Bellinghausen, qui fût chargé des revises. Interrompue pendant le court règne de Maximilien cette publication fut reprise après sa mort, en 1867, et menée à bonne fin par les ordres de l'empereur d'Autriche.

Ces divers travaux sont intitulés :

« *Souvenirs de ma vie.*—*Esquisses de voyages.*—*Aphorismes.*—*Poésies.* Ils ont été traduits par M. Jules Gaillard, sous les yeux et avec les corrections des revises françaises faites par l'empereur lui même.

Maximilien se plaisait à répéter :

—Jamais on n'éprouve d'aussi nobles émotions que dans les voyages lointains.

Dans une lettre à l'Impératrice sa mère, il disait :

«—Quelles douces sensations n'ai-je pas éprouvé dans mon premier voyage le long des côtes, quand je me dirigeais vers cette noble Acropole d'Athènes, cette citadelle divine où brille encore la flamme du génie grec, où ses pensées immortelles semblent vivre encore dans le marbre ? Avec quelle anxiété, quelle attente n'ai-je pas gravi le Vésuve pour épier les secrets de l'activité infatigable des puissances souterraines ? Avec quelle ardeur impatiente ne suis-je pas entré à la *Tribune* de Florence, ce sanctuaire de l'art, pour y étudier, dans une admiration silencieuse, ces chefs-d'œuvres éternels, depuis ceux du siècle de Phidéas jusqu'à ceux de l'époque florissante de Raphaël Sanzio ? Et pour admirer l'Alhambra, ce rêve mystérieux des enchanteurs arabes, avec quelle hâte n'ai-je pas traversé la fraîche verdure des bois, sans m'arrêter à ces buissons de roses, à ces fontaines jaillissantes qui m'environnaient ? Comme mon cœur battait, quand je passai la porte du Peuple pour entrer dans la ville éternelle ; quand je montai

les marches de la basilique de Saint-Pierre; quand je visitai pour la première fois, à la clarté de la lune cet immense Colysée ou règne un silence de mort ! Quelle ardeur de désir et d'impatience quand je parcourus pour la seconde fois le désert—le désert sans limites—quand sur un rapide coursier je dévorai l'immensité des sables brûlants pour aller méditer l'origine des Pyramides ? Comme les heures me semblaient longues, tandis que je traversais les montagnes de Juda pour visiter en pèlerin le sépulcre du Sauveur ! Combien fut solennel le moment où je franchis la dernière crête des rochers, et où mes yeux découvrirent les coupes de Sion qui s'élevaient vers le ciel ! De pareils moments ne se présentent qu'en voyage ; il n'y a rien de plus noble ni de plus pur dans la vie humaine ! »

Maximilien a surtout voyagé en Grèce, en Italie, en Espagne, au Portugal, en Asie Mineure. Il est allé un peu partout : il a vécu à Madère. Il a visité l'Algérie, l'Albanie ; il a traversé la ligne, a passé des heures charmantes à Bahia et au Brésil. Il a étudié le royaume des Deux Siciles, « étrange pays. »

Il a écrit des pages enlevées sur Naples et le roi Ferdinand, sur Florence et les beaux arts, Séville et l'Andalousie, Grenade et les Maures, les îles Baléares, Valence, Lisbonne, Funchal, Alger, sur un coin de l'Albanie et du Monténégro, sur les forêts vierges du Brésil. Il a la plume d'un historien quand il analyse d'une main exercée la chronique de ce pays ; quand il nous raconte le passé des fiers Guanches ; quand il nous dit leurs traditions, leur religion, leurs coutumes, leurs migrations, leurs combats.

Profond observateur, Maximilien écrit en connaisseur sur les hommes, les villes, les paysages, les tableaux de maîtres, les merveilles de l'architecture qui pendant des années ont défilés devant ses yeux. C'est le côté artistique de cet esprit simple et vibrant que je viens vous montrer dans cette étude. Nous oublierons donc un instant cet empereur qui a été grand pendant la vie, encore plus grand devant la mort. Nous apprécierons à sa juste valeur le travailleur, le penseur, l'écrivain.

Laissons parler Maximilien : il en est temps.